

L'AMI DE LA RELIGION

ET

DE LA PATRIE.

JOURNAL ECCLESIASTIQUE, POLITIQUE ET COMMERCIAL.

12s. 6c. ANNEE.

"Le trône chancelle quand l'honneur, la religion et la bonne foi ne l'environnent pas."

ANNEE. 12s. 6c.

BUREAU DE REDACTION: Rue Ste. Famille, No. 14.

QUEBEC, LUNDI MATIN, 17 SEPTEMBRE, 1849.

BUREAU DE REDACTION: Rue Ste. Famille, No. 14.

AVIS AUX FABRIQUES

& AUX CONGREGATION L'IMMACULEE CONCEPTION.

A VENDRE

Un plus bas prix possible un superbe TABLEAU D'EGLISE représentant l'Immaculée Conception, d'après "Mirillo." Ce Tableau d'une habileté d'exécution et d'une ressemblance parfaite avec l'original déposé au-dessus du grand Autel de la cathédrale de Québec est tout récemment sorti de l'Atelier de M. Jos. Légaré artiste. La hauteur du tableau est d'environ 10 pieds et demi sur 7 de largeur. S'adresser par lettre affranchie, au bureau de l'Ami de la Religion et de la Patrie. Québec le 16 juin 1849

Maintenant en débarquement, et à vendre par le soussigné.

HUILE DE LIN, double bouillie, BRIQUES A FEU marquées "curr." GENEVIEVRE de "Deukuyper" CHARBON de Smith, double criblé. C. E. LEVEY et Cie. Québec, 2 juillet 1849.

JOSEPH PETITCLERC, Notaire, rue St. Joseph, No. 14, Haute-Ville. Québec, 26 mai 1849.

VINS FRANÇAIS.

Les Soussignés viennent de recevoir par le navire l'Océan, venu directement de Bordeaux à Québec, une grande quantité de VINS FRANÇAIS en caisses et en futailles, consistant en :

ST. JULIEN, ST. ESTAFFE, MONFERRAND, BOURG, } Vins rouges.

SAUTERNES, GRAVES, CERONS, } Vins blancs.

LIQUEURS de la Martinique, Do. de Bordeaux, VINS de la Champagne, SILLERY gd. Mousseux, VERZENAY, de VILLEDOMANGE, MAREUIL.

J. & O. CREMAZIE. Québec, 4 juin, 1849.

JOS GAUVIN,

No. 1. Rue La Fabrique, Haute-Ville, QUEBEC.

Le Soussigné prend la liberté d'annoncer à ses amis et au public en général, qu'il vient d'ouvrir un magasin de

Quincaillerie et Ferronnerie.

dans la maison ci-devant occupée par M. Labrie. Son fonds de magasin est au complet, et il ose assurer qu'on trouvera chez lui tous les effets dont on aura besoin, à des prix très modérés. L'expérience qu'il acquise dans cette branche de commerce, et la ponctualité avec laquelle les pratiques seront servis, devront lui mériter une part du public.

Rue La Fabrique. Vis-à-vis le magasin de M. Boissieu. JOS. GAUVIN. Québec, 25 mai 1849.

GRANDS FAITS !!

Le propriétaire de la célèbre et seule véritable EAUX MINÉRALE DE LA SOURCE DE PLANTAGENET, qui a des certificats des premiers Médecins de la Province, prévient le public contre une Eau falsifiée qui porte à certains égards un nom semblable et qui, en quelques cas, est vendue par des personnes employées ci-devant comme agents pour la vente de l'Eau véritable. La seule place où l'Eau de Plantagenet se trouve dans sa pureté à Québec est chez

M. JOHN HAYTER, Marché de la Haute-Ville, en face des Eaux des Bouchers, qui est le seul agent pour Québec. CHAS. LAROCQUE.

N. B.—Le propriétaire publiera sous peu des certificats de Médecins constatant les propriétés curatives auxiliaires actuelles de cette Eau, manifestées récemment dans des cas de choléra aussi bien que d'autres maladies. Il a aussi quarante certificats de Médecins, et 150 de familles privées, qu'il se fera un plaisir de montrer à ceux qui voudront les voir, et dont plusieurs ont été déjà publiés. C. L. Montréal, 15 août 1849.

H. S. BALKIN, MARCHAND DE BOIS, No. 48 RUE ST. PIERRE, BASSE-VILLE. Québec, 6 juin 1849.

JOURNAL LITTÉRAIRE.

L'Indienne bleue.

(Suite)

Ce qui fit naître dans l'esprit de Rodolphe une idée qui lui parut féconde, bien que l'essai qu'il en fit dut bientôt lui en démontrer la témérité. Il résolut de savoir quelle était la physionomie d'un Hollandais gris. —Buvois! dit-il également. Et il fit mettre à côté de lui quelques bouteilles de vins différents. Il commença l'attaque. —Ah! ça, dit Rodolphe, je vous demande pardon pour ce que mon opinion peut avoir de défavorable à votre pays; mais il me semble que vous devez terriblement vous ennuyer en Hollande. —Pourquoi? demanda Van Coppennel.

Gottlieb, aux paroles de Rodolphe, était resté stupéfait. —Je ne sais pas, répondit Rodolphe en versant à boire, je me suis toujours figuré cela. On dit que votre pays est au milieu de l'eau, que les maisons sont en brique et qu'il pleut toujours. Dans mon enfance, j'allais chez une vieille tante de ma mère, auprès de Bayeux, dans un château bâti en briques et entouré de grands fossés pleins d'eau. Je ne veux pas vous dire combien je m'ennuyais dans ce maudit château. C'était d'une tristesse! Eh bien! je ne sais pourquoi je me suis toujours fait de la Hollande la même idée que du château de ma tante. Van Coppennel sourit et échangea un regard avec Gottlieb.

—On est bien partout, dit-il, et en Hollande comme ailleurs. Pour mon compte, je vous dirai que voilà trois mois que je suis à Paris et que je ne m'y amuse pas beaucoup. —Bah! dit Rodolphe, c'est que vous ne savez pas vous y prendre. Connaissez-vous un peu de monde?

—J'avais ici, l'année dernière, un compatriote qui m'avait fortement engagé à venir. Comme j'ai mis quelque temps à me décider, je ne l'ai plus trouvé. Il a cru me faire plaisir en m'adressant à des amis qu'il avait laissés à Paris, des jeunes gens, des étudiants, vous savez, de bons garçons, si vous voulez, qui s'amusaient à leur manière; mais moi, cette vie-là ne me va pas; des plaisirs exagérés, du bruit, des querelles... —Bah! quand on est doué d'un poignet comme le vôtre... Je n'aime pas, répondit tranquillement Van Coppennel.

—Pourquoi, reprit Rodolphe en versant toujours (Van Coppennel toujours buvant), pourquoi n'avez-vous pas essayé d'aller dans le monde? —Je l'ai fait, monsieur. On m'a présenté dans deux ou trois maisons; mais je n'y étais pas beaucoup plus à mon aise. La conversation dans le monde repose sur une foule de choses à peu près inintelligibles pour un étranger. J'avais d'abord le salon de notre ambassade; mais là encore je ne me trouvais pas assez en famille. Et puis, ajouta-t-il en baissant les yeux, je suis un peu timide.

—Mais, reprit Rodolphe souriant, le spectacle, les concerts, puisque vous êtes musicien, l'Opéra... —Ah! l'Opéra! Oui, j'y suis allé souvent, dans les concerts aussi; mais quand on est toujours seul... Ici Van Coppennel soupira. —Et c'est pour votre plaisir que vous êtes venu à Paris? —Pour mon plaisir, c'est-à-dire pour voir, pour voyager, et puis...

Van Coppennel resta rêveur: la phrase demeura suspendue. Rodolphe crut voir là un symptôme, et versa à coups redoublés. Le Hollandais restait au pair et buvait dru. La conversation continua ainsi. Rodolphe la

soutenait quand son partenaire la laissait tomber. Il y allait être très-adroit, et ne pas laisser à l'ennemi le temps de se reconnaître.

Le seul inconvénient, c'est que, pour engager son hôte à boire, il fallait donner l'exemple. Rodolphe n'était pas homme à voler une victoire; il ne trichait pas et absorbait avec loyauté deux fois le contenu de son verre quand Van Coppennel avait fait le vide dans sa timbale. Ses idées commençaient à se confondre; il n'était pas de force, quoique Gottlieb fut assez content de lui... pour un Français! Sa gaieté devenait peu à peu plus expansive encore et plus bruyante; Van Coppennel était digne et grave comme s'il avait été en train de coïncider, dialogue de Platon sur l'âme. Lorsque Gottlieb apporta le café sans oublier le précieux genièvre national, Rodolphe était presque gris. Il porta un toast à l'Union de la France et de la Hollande et voulut se lever; mais il retomba sur son siège, où il resta l'œil fixé et engourdi... —Puis préparer une chambre, dit à Gottlieb Van Coppennel sans s'émouvoir.

Rodolphe ne s'aperçut pas que Gottlieb venait de partir, mais il lui sembla voir vaguement, comme à travers la gaze des feeries, au théâtre, dans les scènes de magie, Van Coppennel qui vidait lentement le contenu de sa fole de genièvre dans sa vaste timbale, et qui dégustait avec majesté. Puis Rodolphe s'endormit d'un sommeil de plomb. Gottlieb l'enleva comme un ver vide, et le mit au lit.

CONFIDENCES

Rodolphe se leva tard le lendemain. Encore appesanti par son incontinence de la veille, il ouvrit sa fenêtre et fuma un cigare, les deux coudes sur la barre d'appui.

Cette fenêtre s'ouvrait sur la cour de l'hôtel, et Rodolphe reconnut en face de lui, et à l'étage inférieur, la chambre de son ami le Hollandais.

Van Coppennel, contemplatif, était comme Rodolphe à sa fenêtre. Au bout d'un instant il alla s'étendre sur un fauteuil en velours d'Utrecht et se mit à bâiller d'ennui. Rodolphe descendit auprès de lui et s'excusa d'avoir si brusquement fusé sa compagnie la veille au soir. Van Coppennel ne voulut pas attendre parler d'excuses; il connaissait son genièvre et trouvait l'accident de Rodolphe, tout naturel. Le tête-à-tête du dîner avait beaucoup fait pour l'intimité des deux nouveaux amis. Rodolphe, enthousiaste dès le premier moment de la charmante bonhomie du Hollandais, l'appréciait mieux à mesure qu'il le connaissait davantage. Van Coppennel, de son côté, également jeune de caractère; bien qu'il ne se livrait pas aussi vite, était charmé des manières aisées, de l'affabilité et de la joyeuse humeur de son compagnon. Rodolphe résumait en effet, mieux qu'aucun autre, le type que les étrangers appellent le type français.

Tous deux étaient donc dans les meilleures dispositions de réciprocité sympathie. —Il est midi, dit Rodolphe: si vous êtes prêt, nous serons arrivés dans une heure chez ma mère. Van Coppennel voulut en vain se faire rendre sa parole. Il tremblait d'avance à l'idée de se présenter en habit noir, surtout dans une maison inconnue. Mais il dut s'exécuter, il avait promis. —Je tiens d'autant plus à vous emmener, dit le vicomte, que vous avez, je crois, besoin de distractions. Je vous regardais tout-à-l'heure de ma fenêtre: vous paraissiez vous ennuyer.

Van Coppennel fit un mouvement et regarda Rodolphe. Celui-ci avait mis le doigt sur la plaie.

—Oui, dit le Hollandais, je m'ennuie... Je suis toujours seul, voyez-vous? ajouta-t-il péniblement.

Rodolphe lui prit la main: —Montons en voiture, dit-il. Nous causerons. Lorsqu'ils furent en route, Rodolphe chercha à mettre le digne Hollandais à l'aise et à amener un épanchement dont celui-ci paraissait avoir besoin.

—Je ne suis pas heureux, dit Van Coppennel, et je vous le dirai, bien que je vous connaisse à peine, mais jamais personnel ne m'a inspiré plus de confiance, c'est parce que je n'ai pas de famille, pas d'infortunés; ma mère elle-même, Dieu me garde de me plaindre d'elle, me laissa seul, et... Voyez-vous, monsieur Rodolphe, arrivé à un certain âge, quelque bon fils que l'on soit, une loi d'en haut nous ordonne de chercher le bonheur ailleurs que dans la famille. Nous avons usé en grandissant tout ce que les parents pouvaient nous donner, et il nous faut des aliments nouveaux. Les parents ne comprennent pas cela. J'étais encore enfant lorsque nous avons perdu mon père. Ma mère est la meilleure des femmes, bien respectable et bien digne d'être aimée; mais le veuvage lui a donné quelque chose d'entier dans le caractère. A mesure que j'avance en âge et que j'avais de plus besoin d'être soutenu par une affection bien intime, bien curieuse, bien... confidente, je me suis trouvé chaque jour plus seul. J'ai même cru voir de la méfiance autour de moi. Alors je me suis tout-à-fait concentré. Ma mère a pris en même temps peu à peu l'habitude de certaines petites exigences que je respecte beaucoup, mais dont il est difficile parfois de s'accommoder; tenez, par exemple, vous voilà, vous; on vous attendait chez votre mère hier et vous arriverez aujourd'hui, eh bien! ma mère ne m'aurait jamais pardonné cela. Cependant je n'aurois certainement pas plus mal fait que vous. Après cela, je me suis dit souvent que c'était peut-être de ma faute, que l'ardeur de jeunesse...

—Vous êtes un excellent garçon, dit Rodolphe affectueusement, mais en ne pouvant s'empêcher de rire à l'idée de la fougue de Van Coppennel il faut un diable de caractère pour ne pas s'accorder avec vous. Au regard à la fois étonné et mécontent que lui décocha Van Coppennel, ou plutôt que Van Coppennel ouvrit sur lui, Rodolphe comprit quo par une parole peu mesurée, il venait de blesser chez son ami un endroit délicat. Et comme le sentiment auquel il s'était heurté était noble et respectable, il sentit le besoin de s'excuser.

UN MOYEN EXTRÊME

Le nuage passa vite, et Rodolphe promit de s'observer.

—Mais, dit-il, quel âge avez-vous? —J'ai vingt-quatre ans, répondit Van Coppennel. Vous m'auriez donné davantage, n'est-ce pas? C'est ce que tout le monde me dit. Que voulez-vous! je suis comme cela! Ce disant, Van Coppennel laissa aller au balancement de la voiture sa carrure, et promenait un regard embarrassé sur l'énorme jambe qui lui servait d'atre-boutant. —Permettez, reprit Rodolphe; je ne sais si c'est la même chose en Hollande, mais en France nous sommes majeurs à vingt-un ans. —En Hollande aussi, murmura Van Coppennel.

—Eh bien! alors, qui vous empêche, tout en restant dans les meilleurs termes vis-à-vis de Mère votre mère, de vous créer

à part elle cet intérieur dont vous avez besoin? —Laisser ma mère seule! dit le Hollandais avec une sorte d'effroi, c'est impossible!

Après un moment de silence: —J'ai essayé un moyen, reprit-il. Un oncle, qui m'aime beaucoup et à qui je dis tout, m'a conseillé de voyager. En revenant dans six mois, un an, me disoit-il, tu seras un autre homme. Tu vie changera donc nécessairement. J'ai été en Russie, et à peine arrivé, j'ai été obligé de partir une seconde fois. Je suis venu en France.

—Mais, dit Rodolphe avec une pointe de gaieté, vous ne pouvez pourtant pas passer votre vie sur les routes, et continuer le Juf Erraut. Il faut vivre un peu pour soi. Ne croyez pas que je traite légèrement vos scrupules. Ils sont très honorables; mais il est des choses qu'une mère doit comprendre. J'ai vingt-sept ans, moi qui, tout-à-l'heure, vous croyais mon aîné. Eh bien! voici quatre ans que j'ai fait l'éducation de ma mère. Votre grand tort, mon ami, est de n'avoir pas commencé celle de la vôtre.

—Je ne cesserais d'être le fils de ma mère que lorsque je serai marié, dit profondément le Hollandais. —Au fait, exclama le vicomte, c'est un moyen. Mais diable! à votre âge, il est violent. A votre place, j'aimerais mieux une bonne et nette explication qui mettrait toutes choses à leur place.

—Un mariage, disait Van Coppennel un peu absorbé, voilà le seul moyen. J'y ai bien réfléchi. Seulement, c'est là... c'est là difficile...

—Pourquoi difficile! —On l'a dit Coppennel avec une sorte de pudeur enfantine.

—Je ne vous comprends pas... Ce n'est pas moi qui vous engagerai au mariage. Le mariage est une potion qu'il ne faut administrer qu'aux malades à l'extrémité. L'amour sérieux n'est pas mon fait. Quelqu'un dit que cet amour-là n'est que le roman du cœur; c'est le plaisir qui en est l'histoire. On a eu raison. A votre place, j'aimerais mieux voyager encore dix ans. Mais du moment que c'est là votre idée fixe, je ne vois pas où vous trouveriez des difficultés. Vous êtes jeune, d'après ce que je puis savoir de votre manière de vivre, vous avez de la fortune...

—Je suis riche.

—Jeune, riche; noble?

Van Coppennel consentit à cette clause par son silence.

—Jeune, riche, noble poursuivit Rodolphe; mais je vous garantis marié en huit jours quand vous voudrez. —Oh! oh! dit pudiquement Coppennel.

—Mais c'est évident.

—Je me connais bien, je n'ai pas d'espérance, pas de... brillant. —Vous avez cent fois mieux.

—Je ne suis pas... bien beau. —Vous avez une taille magnifique. Et puis un homme est toujours assez beau.

—C'est peut-être pas vrai. Et vous Françaises...

—Au fait, pourquoi ne pas vous marier en Hollande? —En Hollande, répondit tranquillement Van Coppennel, ma mère connaîtra la femme que j'épouserai, et nous serons deux enfants au lieu d'un. Au lieu que si je me marie en pays étranger, je reviens avec une femme que ma mère ne connaît pas. Ce qu'on ne connaît pas impose toujours. Je suis alors le mari de ma femme. Vous devez trouver tout cela très-puéril; mais il y a dans ma position une foule de petites nuances que vous ne pouvez pas comprendre et que je puis encore moins vous expliquer.

—Du Machiavel pur! dit le vicomte. —Au reste, il vous est vingt fois plus facile de vous marier ici que dans votre pays.